

Albertine FERLAND ANGERS

Les Premieres Canadiennes Missionnaires



MONTRÉAL
GÉNÉRAL DES SOEURS GRISES
1938

Les Premieres Canadiennes Missionnaires

Du sommet de notre civilisation ultra moderne, de ce sommet où nous n'avons du passé qu'une perspective où se confondent les détails des personnes et des choses, il nous est difficile de concevoir ce qu'au siècle dernier il fallait de hardiesse pour être missionnaire en notre pays. C'est qu'il n'y avait alors d'organisé que le Bas et le Haut Canada. L'Ouest, c'était les *"Pays d'en Haut"*, vagues contrées inexplorées, domaine des nomades Indiens. Le Chevalier de la Vérendrye venait à peine d'ouvrir une échappée de vue sur cet immense horizon de terres incultes quand tout le Canada fut cédé à l'Angleterre.

Lorsqu'en 1843 l'on demanda des missionnaires pour la colonie de la Rivière Rouge au fondateur des Oblats de Marie Immaculée, il fut saisi d'effroi et s'écria: "Mais! c'est envoyer mes enfants à la mort!" Ce p[illegible]tier mouvement de Monsei[illegible], rép[illegible]our son zèle apostolique, nou[illegible] les [illegible]gers qu'offrait l'évangélisation [illegible]olitud[illegible] Pourtant, ce fut en cette mêm[illegible] que Mo[illegible]seigneur Provencher sollicita l'aide [illegible]s Grises. Il avait auparavant demandé des religi[illegible] à la Propagation de la Foi, puis à différentes Comm[illegible]autés de France, de Belgique et des Etats-Unis: aucune n'avait cru possible à des religieuses de vivre en ce pays où nul gouvernement n'était encore

établi. Après ces six échecs successifs il frappait maintenant à la porte des Sœurs Grises qui avaient la réputation de ne refuser aucune œuvre. Il savait mieux que quiconque quelle vie de privations il proposait aux Sœurs, lui qui depuis 1818 s'efforçait d'évangéliser les Indiens, mais il savait aussi quelle aide précieuse est la Sœur Missionnaire. C'est elle qui prépare l'avenir en instruisant la jeunesse, c'est elle qui, en son rôle d'infirmière, fait fondre les méfiances, elle qui, par sa vie pure, est une prédication vivante. Il savait tout cela, le grand évêque, c'est pourquoi il désirait si vivement voir des religieuses s'installer à la Rivière Rouge. Cependant, devant la Communauté réunie, il n'estompa aucun des sacrifices qu'exigerait cette fondation tout en suppliant doucement les Sœurs de l'accepter.

Mère d'Youville avait écrit: "Les Sœurs seront toujours prêtes à entreprendre toutes les bonnes œuvres que la Providence leur offrira et dans lesquelles elles seront autorisées par leurs supérieurs." Imbues de cet admirable esprit de leur Fondatrice, les Sœurs Grises osèrent, en cette



année 1844, se faire missionnaires. Les Sœurs Marie-Louise Valade, Marguerite-Eulalie Lagrave, Gertrude Coutlée dite Saint-Joseph et Marie-Hedwidge Lafrance furent jugées dignes de cette fondation héroïque et entreprirent le 24 avril de cette année le long et périlleux voyage de Montréal à la Rivière Rouge, aujourd'hui Saint-Boniface. Pour s'y rendre il fallait alors suivre la voie sinueuse des rivières et des lacs, en de larges canots où s'empilaient les provisions, les bagages, les bateliers et les voyageurs. Outre les promiscuités gênantes et la malpropreté on y était exposé aux intempéries: pluies torrentielles, tempêtes de vents violents, ardeurs du soleil. Le soir c'était le campement en lisière de la forêt vierge, l'humidité, le froid matinal. Puis venaient les longs portages — il y en avait soixante-dix-huit — alors qu'il fallait passer d'un cours d'eau à l'autre par des sentiers abrupts ou des bas-fonds bourbeux, chacun portant un fardeau, en proie à l'acharnement des maringouins ou autres insectes. A ces fatigues il faut ajouter l'anxiété, naturelle à qui s'en va vers l'inconnu, et les incertitudes d'un si long trajet. Aucune femme civilisée n'avait encore franchi le redoutable Lac Supérieur. Ce sont de tels voyages qui firent la réputation légendaire de bravoure et d'endurance des "coureurs de bois". Quel "cran" moral ne fallut-il pas à nos quatre Sœurs pour accomplir celui-ci. Après cinquante-neuf jours de navigation accidentée elles abordèrent la terre d'exil. Elles portaient sur leur poitrine un crucifix d'argent aux fleurs de lys: emblème de religion et de civilisation puisque la fleur de lys fut ajoutée aux bras de la Croix de costume des Sœurs en l'honneur du Roi de France, de cette France raffinée du dix-septième siècle.

Monseigneur Provencher, dans l'incertitude où il était de pouvoir obtenir des religieuses, n'avait pu faire construire de couvent pour les recevoir. Il se vit donc forcé de loger les Sœurs dans une maison qu'il avait lui-même

abandonnée parce qu'elle "était peu solide et qu'on y gelait". Elle avait été construite avec des pierres ramassées sur les grèves de la Rivière Rouge et comme il n'y avait point de chaux dans la colonie, on avait utilisé une certaine glaise du pays pour faire la maçonnerie. Or, quand il pleuvait, l'eau délayait ce ciment sans consistance et s'ouvrait des voies, lorsque cette terre séchait, il s'en échappait une poussière qui salissait tout dans la maison, et, durant l'hiver, ces murs mal joints laissaient s'infiltrer un vent glacial. Ce logis se composait de six pièces meublées des plus sommairement. A la cuisine un gros coffre servait à la fois de table et de buffet. A défaut d'armoire on utilisait une couchette à trois étages comme lingerie, comme garde-manger et comme lit proprement dit. Dans la cave ou au grenier nulle provisions. La Supérieure écrivait: "Monseigneur nous a donné sa maison: c'est vraiment l'étable de Bethléem. Nous nous sommes mises nous-mêmes à bousiller, à calfeutrer, à réparer tout de notre mieux...." Ce n'était que le début des mille travaux auxquels elles durent se livrer pour subsister dans cette colonie où *tout* était à faire. Monseigneur Taché dira plus tard: "J'ai vu les Sœurs Grises, et j'en vois encore, armées d'une pioche, remuer le sol pour lui demander des légumes et autres produits nécessaires au soutien de leurs établissements. Je les ai vues se livrer à toutes sortes de travaux et d'industries pour avoir les moyens de faire plus de bien." Oui, elles durent non seulement soigner les volailles, traire les vaches, mais, corvée plus ardue, aller puiser l'eau à la rivière et la transporter elles-mêmes. Une année elles mirent en terre de leurs propres mains cinq minots de pommes de terre et l'automne venue, après une tempête de neige hâtive, elles durent de leurs doigts gourds, les extraire du sol gelé. Monseigneur Provencher ému de voir ses chères Sœurs grelottantes de froid travailler ainsi dans la boue et la neige, vint lui-même

allumer un bûcher au milieu du champ pour qu'elles puissent s'y réchauffer à tour de rôle. Après avoir peiné tout le jour au dehors, le soir venu elles se livraient à des travaux féminins: couture, raccommodage, lavage, entretien du linge d'autel ou vêtements sacerdotaux. Pour confectionner leur costume religieux elles durent laver et peigner la laine de leurs moutons, la filer, la tisser et la teindre couleur café-au-lait; ce n'était pas le soyeux camelot belge employé à la maison-mère, mais cette rude étoffe convenait bien aux durs travaux qu'elles devaient accomplir.

Cependant elles poursuivaient leur apostolat. Une centaine d'enfants des deux sexes fréquentaient régulièrement l'école; elles visitaient et soignaient les malades. Lors d'une épidémie de dysenterie qui faucha la tribu, elles s'acquirent la reconnaissance des Indiens par leur dévouement inlassable.Entre temps Sœur Lagrave était devenue missionnaire ambulante. En effet, sur demande de Monseigneur Provencher, elle avait entrepris de catéchiser les sauvages des bords de la Rivière Sale. Deux fois la semaine, en charrette, par les plaines en fondrières, sous la bruine d'automne, ou, en hiver, dans son petit traineau, giflé par la neige en rafale, elle parcourait les huit milles qui menaient au campement. Là, les Sauvages et Métis écoutaient avidement ses catéchismes. Les cantiques qu'elle chantait de sa voix fraîche évoquaient pour les vieux trappeurs canadiens l'enfance pieuse au foyer du Québec et ranimaient leur Foi léthargique. Lorsque, certains soirs d'été, le bas du ciel n'était plus qu'une opale bleutée, rose et or, que l'air attiédi caressait son visage, la bonne Sœur Lagrave revenant vers son couvent dans la poignante solitude de la prairie devait elle aussi, songer aux beaux horizons du Québec, au foyer paternel, à la chère maison-mère où les jours coulaient si heureux. Comme elle devait sentir alors toute l'étendue de son sacrifice! Il n'était pourtant pas vain puisque, Dieu bé-

nissant ses travaux, les baptêmes et les conversions se multipliaient. Monseigneur, tout heureux, l'avait surnommée "Mon bon Vicaire". Le Père Taché écrivait à sa mère le 26 décembre 1845: "Les Sœurs font un bien remarquable; on s'aperçoit d'un changement bien grand dans la paroisse depuis leur arrivée." L'abnégation portait son fruit.

L'hiver si rigoureux du Manitoba força les Sœurs et leurs élèves à quitter leur masure pour se loger tant bien que mal dans cinq pièces que Monseigneur Provencher mit à leur disposition au rez de chaussée de l'évêché. La construction du couvent allait lentement, interrompue sans cesse par maints contre-temps. Enfin, le 31 décembre 1847, l'édifice étant sous toit, quatre pièces du premier étage furent mises en état d'être habitées, et les Sœurs y entrèrent aussitôt avec quelques indigents. Le second étage demeurait à l'état de chantier, la neige y pénétrait de toutes parts tandis que le vent soulevait des nuages de chaux et de poussière. Dans le bas, non lambrissé, le froid était si intense que tout l'hiver on dût manger du pain et des pommes de terre à demi congelés. Mais après trois ans de séjour à Saint-Boniface, après avoir mille fois transformé leur salle de classe en chapelle, en réfectoire, en dortoir, après maints déménagements toujours provisoires, les Sœurs étaient enfin *chez elles*. Cette satisfaction palliait les ennuis du moment tout en étant un avant-goût de la vie régulière conventuelle qu'elles sentaient toute prochaine et dont elles avaient été privées jusqu'alors par la force des choses.

Au printemps de 1852 les rivières débordèrent et tout Saint-Boniface disparut sous quinze pieds d'eau; l'inondation dura du 17 mars au 20 de mai. Sous la pression des flots bouillonnants les portes et fenêtres furent enfoncées et le premier étage du couvent fut envahi par l'eau que les grands vents printaniers faisaient clapoter incessamment

et, certains soirs, soulever en vagues rageuses qui ébranlaient les murs. Nos pauvres Sœurs réfugiées au second étage transies, précairement logées, poursuivaient cependant leur vie ordinaire puisqu'une novice ayant terminé son temps de probation fit profession le 12 mai en présence de Monseigneur venu, en canot, pour la circonstance. Le 6 juin l'eau s'étant retirée, chacun prit inventaire des dégâts subis. Les Sœurs avaient perdu une grande partie de leurs provisions et une quantité de bois de construction et de chauffage accumulée au prix de mille fatigues. Plusieurs granges et maisonnettes avaient été charriées par le courant impétueux. Il s'en suivit une disette générale et pénurie de tout dont les Sœurs ne furent pas les moindres à souffrir.

Les Communautés de Montréal, de Saint-Hyacinthe et de Bytown loin de délaisser les Sœurs de la Rivière Rouge avaient, dans leur zèle, envoyé des recrues et prêté des Sœurs professes, de sorte qu'en 1852 la communauté de Saint-Boniface se composait de dix professes de Chœur et de deux Sœurs Auxiliaires. Ces prêts de religieuses donnèrent lieu à une manifestation d'attachement aux Sœurs vraiment consolante. La communauté de Bytown réclamait, après quatre ans, deux de leurs Sœurs qu'elles avaient prêtées. L'une d'elles, Sœur Sainte-Thérèse, par sa bonté dans ses fonctions d'infirmière, avait gagné l'affection de la population entière. On l'appelait "Guérisseuse du bon Dieu", "Mère des Pauvres", "Not' Sœur Docteur", ou tout simplement "Not'Sœur", le possessif ici étant d'une éloquence suffisante. Lorsque la nouvelle se répandit dans la colonie que "Not' Sœur" devait partir, l'émoi fut général et l'on vint en foule protester auprès de la Mère Valade, la supérieure. Celle-ci explique patiemment que Sœur Sainte-Thérèse appartenant à la communauté de Bytown doit y retourner. L'attroupement ne veut rien entendre. "Y faut pas qu'elle parte!" grommelaient-ils obstinément. Une jeune mère

tendant spontanément son poupon cuivré vers la Mère Valade s'écrie: "Sans Not' Sœur je ne l'aurais plus, lui!" et les lamentations de recommencer de plus belle. Mère Valade faisant appel à cette amitié dont on protestait si fort parvint enfin à les apaiser et à les faire disperser. Sœur Sainte-Thérèse et sa compagne prirent donc la route qui devait les conduire à Pembina, sur la frontière américaine, où Monseigneur Taché les attendait. Au matin du deuxième jour de route, à l'arrêt du premier repas, la caravane fut tout à coup cernée par une bande de Sauvages qu'un rideau de liards avait jusqu'alors masqués. Tout en tournoyant autour des voyageurs terrifiés, ils lançaient des cris de guerre. S'étant rapprochés, le Chef ordonna d'un ton qui ne souffrait pas de réplique: "Vous, ma Sœur Sainte-Thérèse, descendez! On est venu vous chercher.. N'ayez pas peur, on ne vous touchera pas." Sachant que les Sœurs ne voyageaient pas seules, les ravisseurs avaient amené avec eux une Métisse et Mademoiselle de Lagimodière. Celle-ci conduisit Sœur Sainte-Thérèse à une charrette et avant que les guides ahuris pussent se ressaisir les Sauvages détalaient au grand galop avec leur prisonnière cahotée en tous sens en son pauvre chariot. Le soir on vit arriver à Saint-Boniface une trentaine de cavaliers, fusil à l'épaule, escortant une charrette jusqu'à la porte du couvent où Sœur Sainte-Thérèse descendit aux cris répétés de "Vive Not' Sœur Docteur! Vive Not' Sœur!" Après une salve joyeuse, les Sauvages et Métis, fiers de leur exploit, regagnèrent leurs loges tandis que Sœur Sainte-Thérèse, brisée d'émotion et de fatigue, rentrait dans son couvent. Durant plus d'un demi-siècle elle poursuivit son apostolat auprès de ces pauvres grands enfants qui avaient trouvé un jour qu'elle était irremplaçable. Elle mourut à Saint-Boniface, le 4 novembre 1917, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Saint-Boniface n'était que le seuil d'un immense Vicariat s'étendant sur 1,800,000 milles carrés. En 1858 les Oblats de Marie Immaculée avaient établi cinq missions centrales pour desservir le nord de ce territoire. A ces postes aussi il fallait des religieuses... elles y vinrent. On les voit fonder successivement au Lac Sainte-Anne en 1859, à l'Ile-à-la-Crosse en 1860, et au Lac La Biche en 1862. Ces trois missions se trouvaient sur le territoire des Cris, une branche de la grande famille Algonquine. Si la prairie, riche en bisons, était le paradis des Cris, la traverser fut pour les Sœurs un pénible Chemin de Croix qui dura soixante-sept jours. Qui n'a entendu parler du supplice de la charrette sans ressort, aux essieux de bois, traînée par des bœufs? C'était le seul moyen de locomotion des caravanes qu'accompagnaient, en guise d'éclaireurs, quelques guides montés à cheval. La Prairie peut sembler amène de prime abord mais tapi sournoisement sous les hautes herbes, l'écueil guette les voyageurs. Ici, c'est un ours qui se dresse soudainement, là une roche énorme qui renverse le chariot, ou pis encore, une fondrière aux tentacules vaseuses où les bêtes s'enfoncent inopinément. S'il fait beau "un brouillard de maringouins" s'élève des marécages, si les cataractes du ciel s'ouvrent, rien ne peut vous protéger. La nuit, la tente est une mince consolation quand couvertures et vêtements sont déjà détrempés. Lors des trois voyages de fondations, il plut durant dix, douze et même quinze jours consécutifs. Que de complications viennent alors se greffer sur cette pluie diluvienne: le sol raviné devient bourbier, le ruisseau devient rivière bouillonnante et double les portages, autant de problèmes, autant d'angoisses, autant de retards dans cette prairie en vapeurs. Si les contretemps se multiplient, les provisions feront défaut. Alors il faudra cheminer sans trop savoir quand l'on trouvera un étang hébergeant du gibier d'eau, d'ici là la ration s'impose. Il arriva un jour

qu'un choc violent renversa la charrette, éventra les provisions, répandant pêle-mele dans la vase le thé, le sel, le sucre Etre alternativement transi de froid ou rôti par le même soleil qui mûrit les blés, être tiraillé par la faim ou mangé de poux, devenaient peines négligeables quand arrivait l'heure de traverser le territoire des terribles Sioux, les scalpeurs de Blancs. Alors commençait pour la caravane le qui-vive continuel, le guet jour et nuit des sentinelles. Une nuit une couleuvre en quête de chaleur, se glissa sous la tente des Sœurs, les nerfs tendus explosèrent et ce fut tout une alerte.

Malgré les émotions de tous genres la caravane avançait et le hasard des rencontres apportait aux missionnaires des compensations toutes spirituelles. Un jour, c'est une mourante que le Père baptise, un Métis qu'il confesse, une vieille Sauvagesse qui s'exclame en voyant la Supérieure. "Que je suis contente de te voir! Tu viens nous apporter la vie"' Elle avait sans doute entendu dire quelle amélioration à son triste sort la religion apporterait. Les Sœurs ayant donné un chapelet à un Sauvage chrétien qui n'en connaissait pas l'usage, il abandonna son groupe et suivit la caravane des Sœurs un long bout de chemin pour apprendre à le réciter. Ces ébauches d'apostolat réconfortaient les missionnaires parce qu'elles leur faisaient entrevoir le Bien à faire.

Les religieuses arrivèrent à l'Ile-à-la-Crosse le 4 octobre 1860. Située à 396 milles de Saskatoon, en dehors des voies axiales, on peut dire qu'elle a toujours été et est encore l'enfant souffreteuse de la famille. Cette mission connut toutes les misères des autres fondations, avec, en plus, l'évacuation forcée lors du soulèvement des Métis en 1885. Au printemps de cette année-là le Père Rapet ayant appris que les insurgés se dirigeaient vers la Mission, jugea plus prudent d'éloigner le personnel du couvent. Laissons

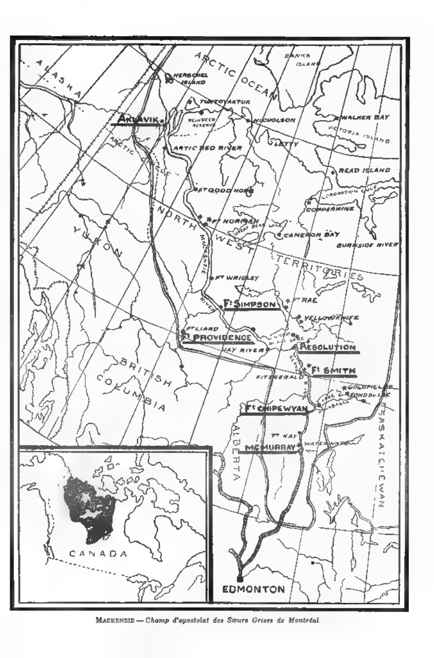
Sœur Angèle Langelier nous raconter ce triste exode. "Nous allions à pied dans la neige, par un froid excessif, tombant de fatigue et d'inanition. Mais une force divine soutenait les courages: à la tete de la caravane le Pere Rapet portait les Saintes Especes soustraites, elles aussi, au pillage probable des insurges. A minuit l'on fit halte, le ciboire fut depose sur une caisse de provisions et chacune reçut sa part du Pain Eucharistique. Plusieurs jours de marche nous conduisirent à l'Ile aux Anglais dite Sainte Croix. A cinquante milles de la Mission l'on pouvait s'y croire en sécurite: chacune s'y installa donc a la mode des sauvages. Ecrasees dans nos loges, nous ressemblions fort a des sauvagesses. Nous mangions autour du feu, nous nous faisions fumer comme des jambons et patiemment devorer par la vermine. Le lecteur n'ignore sans doute pas qu'il est presqu'impossible de voyager ou vivre avec les sauvages sans partager ses poux, tous les missionnaires ont fait cette expérience. Apres trente-trois jours de cette vie primitive, le Pere Rapet, les nouvelles etant rassurantes, ramena les Sœurs et les enfants à l'Ile-à-la Crosse. Mais leurs epreuves n'etaient pas finies: une epidémie enleva treize de leurs élèves en l'espace de trois mois. Quand on connait la superstition des sauvages au sujet de la mort, on comprendra combien ces deces coup sur coup durent causer d'inquiétude aux religieuses, mais l'epreuve n'est qu'un instrument dont Dieu se sert pour sa gloire et le salut des âmes. Sœur Françoise Mercier écrivait a la Maison Mère: "Le deux mars Caroline s'affaissait à son tour. La douleur la faisait crier jour et nuit et nos Sœurs tombaient d'épuisement a son chevet. Sa terrible agonie a peut etre obtenu la conversion de son pere, car depuis il a reçu le bapteme avec ses autres enfants." Enfin, pour combler le calice de souffrance l'incendie détruisit totalement la mission. Suivant l'expression de Monseigneur Grandin il ne leur restait "pas même un

mouchoir pour essuyer nos larmes" Les inondations annuelles rendirent l'endroit si malsain qu'on dut déplacer le couvent à trente-cinq milles plus loin, au Lac La Plonge —aujourd'hui Beauval Le nom peut avoir changé mais c'est toujours la même mission ingrate et difficile.

La mission du Lac Sainte-Anne située à quarante milles à l'ouest du Fort Pitt, aujourd'hui Edmonton, était trop éloignée du territoire des Pieds-Noirs qui demandaient aussi la Foi, Monseigneur Taché la transféra donc à Saint-Albert en 1863. Sur la vie toute de vicissitudes et de privations en ces trois missions des prairies, quel témoignage plus autorisé pourrais-je apporter sinon celui de leur évêque Monseigneur Grandin A l'article trois de son testament, en un instant si solennel, il remercie les Sœurs et rend hommage à leur esprit d'abnégation. Auparavant il avait écrit, "Les religieuses rencontrèrent les missionnaires sur le terrain d'égalité avec une pareille endurance: celui des privations, des sacrifices de toutes les aises de la vie, de la faim avec ses tortures." Plus récemment le Père Duchaussois, O M.I., n'a pas craint de dire "Honneur aux Sœurs Grises' A elles, les ouvrières patientes de l'Evangile, Dieu donnera la grande part des récompenses éternelles gagnées par la conversion des Cris."

Les Sœurs Grises ayant une fois pour toutes accepté d'aider à l'evangélisation des Indiens du Canada, suivirent les Oblats de Marie Immaculée dans leur poussée au cœur du MacKenzie Avec eux elles allaient franchir le cinquante-cinquième degré de latitude et descendre vers l'ocean Glacial, en cette région fermée à tout commerce avec le monde civilisé durant huit mois de l'année, pour conquérir au christianisme la grande famille des Déné du Nord. (Les Déné du Sud sont plus connus sous le nom de Navajos et d'Apaches.) Les Déné du Nord se divisent en plusieurs

tribus, les principales sont. les Montagnais, les Esclaves, les Peaux-de-Lièvre. les Flancs-de-Chien, et les Castors. La plus sympathique de toutes les races indiennes, les Dené étaient plus droits, plus pacifiques, plus religieux que les Cris, mais ils habitaient le plus dénué des pays du monde. Aussi l'histoire de la Mission du Fort Providence est celle de la misère la plus complète sur laquelle planent sans cesse les spectres de la Faim, du Froid et de l'Isolement. Ici point de moutons pour fournir la laine comme à Saint-Boniface, point de volailles ni de vaches, donc pas de lait, ni oeufs, ni viande fraiche, ni pain, ni sucre. Ici les Sœurs furent réduites à employer des toiles d'emballage pour confectionner leur Saint Habit. Dans leur pauvre cabane, en bordure de la forêt, dans le silence morne de cette vaste contrée sauvage, cinq religieuses attendaient l'Indien nomade ou le Prêtre missionnaire qui devaient leur amener quelques enfants, au regard aussi méfiant et timide que celui des biches de la toundra. C'était ces âmes neuves qu'elles désiraient incliner vers le Bien véritable en les initiant au Christianisme. Entre-temps cette jeunesse servirait d'agent de liaison avec les adultes. Le couvent du Fort Providence fut au début école puis hospice et hôpital. Jusqu'en 1930, date de l'inauguration de l'édifice actuel, les enfants étaient couchés dans des meubles fort curieux fabriqués par Monseigneur Faraud. C'était comme des rayons de bibliothèque étagés du plancher au plafond. Les Sœurs couchaient grabat contre grabat dans un coin de la pièce. Cette maison accueillit tant de malades et de miséreux qu'elle fut désignée sous le nom d'Hôpital du Sacré-Cœur. La vie toute d'abnégation des Sœurs impressionnait peu le Sauvage qui ignorait tout des aises de la civilisation et la grandeur de leur sacrifice lui échappait complètement, mais ces esprits soupçonneux, aux yeux d'argus, eussent tôt saisi l'ombre d'un geste de répugnance et de mépris si d'aventure les Sœurs



MACKENZIE — *Champ d'apostolat des Sœurs Grises de Montréal.*

n'eussent eu qu'un simulacre de vertu. Au contraire, pour ces Sœurs zélées l'extérieur rebutant et les manières grossières n'étaient qu'une écorce renfermant une âme et c'était pour cette âme que leur dévouement sans réticences se faisait magnifique. Cette sincérité gagna le cœur des Indiens. On a vu au cours d'expéditions d'exploration des hommes forts se démoraliser complètement sous le coup de revers inattendus. Dans cette petite communauté tenaillée par la faim, loin de tout secours, durant des mois et des années, chacune des Sœurs se révéla d'égale hauteur morale. Non seulement elles supportèrent leurs épreuves vaillamment mais leur vertu fut joyeuse. Dans leurs rapports à la Maison Mère elles surent taire héroïquement leur extrême misère de crainte qu'on les rappelât et elles donnaient une tournure gaie aux récits de leurs plus pénibles expériences. La Supérieure, Sœur Ward, écrivait en 1881, "Les croix pleuvent. Dieu soit béni." Il faut se détacher de tout, bénir Dieu et dire "Fiat" Mon Dieu, faites que la douce paix de notre mission ne soit pas troublée par les circonstances pénibles que nous traversons." Remarquons qu'elle parle de "*la douce paix*" de la communauté. Une autre écrit "L'hiver a commencé le premier octobre. Tout gèle. Le matin on trouve l'eau et l'encre dures comme pierre, et ce matin encore, par un froid de quarante-trois degrés, j'ai été obligée de faire dégeler mon encre avant de continuer à vous écrire. Je me suis trompée, tout ne gèle pas: il faut en excepter la gaieté, le bonheur, la joie, le contentement, car aucune de ces si bonnes choses n'a fait encore défaut."

Durant l'hiver de 1873-74 Monseigneur Faraud ayant appris qu'un ministre protestant songeait à venir s'établir au Lac Athabaska avec deux maîtres d'école, s'alarma à la pensée qu'on allait inoculer l'enfance du virus de l'erreur. Il résolut donc de faire venir immédiatement des Sœurs à

la Mission de la Nativité. Comme toute communication avec Montréal était impossible, —il n'y avait qu'un courrier par an— il s'adressa avec instance à Sœur Lapointe, la supérieure de l'Hôpital du Sacré-Cœur à Fort Providence. Celle-ci, en véritable apôtre n'ayant que le bien des âmes en vue, présuma du consentement de l'Autorité, dont elle connaissait l'esprit de zèle, et partit elle-même avec Sœur Saint-Michel-des-Saints et Domithilde Letendre pour ouvrir une école et barrer ainsi la route à l'hérésie. Donc sept ans après leur arrivée dans l'Extrême Nord, les Sœurs fondaient la mission des Saints Anges sur les falaises du Lac Athabaska à un mille du Fort Chipewyan, pour y continuer la même vie de privations quoique dans un décor nouveau. Le Père Laity, missionnaire résident, les conduisit à leur nouvelle demeure; c'était un vieux hangar qu'il fallut nettoyer d'abord à la fourche, puis à la pelle et enfin au balai. Au bout de huit jours on y réunissait une quinzaine d'enfants et les Sœurs avaient une fois de plus comblé la brèche. Mère Stubinger, *Visitatrice* de 1893 nous fait voir l'endroit dans les lignes suivantes de son rapport officiel: "On ne voit ici que des montagnes de roches, le couvent des Saints Anges placé sur les hauteurs d'un rocher, me représente un nid d'aigle. On ne trouve pas de terre cultivable. Le petit morceau que nos Sœurs mettent en "patates" et en orge était un marais qui fut rempli avec de la terre prise dans le lac, aux eaux basses; ce terrain mesure environ deux arpents carrés. Voilà toute la richesse." Le hangar, *couvent provisoire*, servit sept ans et n'eut jamais d'autres sièges que des bouts de planches sur des tréteaux. Les religieuses se couchaient sur la table et sur l'unique couchette tandis que les enfants dormaient sur le plancher enroulés dans leur couverture à la manière des sauvages. Monseigneur Faraud attribue les longs jeûnes de la Mission à l'aridité du sol, la rareté des animaux sauvages, les incertitudes de la pêche

dues aux furies fréquentes du lac. Durant ces grandes famines les sauvages allaient jusqu'à s'entredévorer, on raconte à ce sujet des traits presqu'incroyables. J'ai connu personnellement une vieille Sœur missionnaire de la Nativité. Elle me disait, les yeux humides au souvenir de ces jours tragiques: "Il faut bien prier pour les missionnaires parce qu'elles ont à subir des tentations très spéciales. Ainsi moi, j'étais cuisinière et durant les longs mois d'hiver où il fallait mettre tout le personnel à une stricte ration je passais des nuits entières à lutter contre la tentation d'aller dérober quelques bouchées de nourriture. Mon estomac criait plus fort que ma conscience et les nuits me semblaient ne devoir jamais finir. Quand le réveil sonnait, que j'étais donc contente! J'avais encore une fois résisté à cette insidieuse tentation, car, remarquez-le bien, nul n'aurait connu ma défaillance puisque moi seule savais la quantité de nourriture qui restait. Ah! vous n'avez pas idée comme c'est terrible la faim! Quand j'allais communier, il me semblait que j'avais bien mérité le Pain Eucharistique et que le bon Dieu devait être content de moi, c'était ma consolation." Le 15 juillet 1879, l'annaliste note: "Dans tout le cours de l'année nous n'avons eu qu'un orignal et deux caribous." Puis: "Un soir un petit de six ans vint frapper à la porte de la salle des Sœurs en disant: "Ma Sœur, comme j'suis pas capable de dormir, parce que j'ai trop faim"." Pourtant, les Sœurs ne mangeaient que les restes des repas des orphelins. Durant l'été elles conduisaient les enfants dans les bois environnants afin qu'ils puissent apaiser leur faim en mangeant les petits fruits sauvages qui y poussaient, bleuets, framboises, etc. Même l'eau pure leur manquait. Citons encore l'annaliste: "Au milieu de juillet, l'eau était excessivement basse. Nous avons bien souffert pour les besoins de la cuisine et des lavages. Il a fallu se résigner à faire usage d'une eau morte et bourbeuse remplie d'animal-

cules. Le thé avait si mauvais goût qu'il faisait bondir le cœur. Les dix-sept volumes de lettres écrites du rocher d'Athabaska, sous le coup d'impressions toutes vives, empoignent le lecteur saisi d'admiration devant tant d'héroïsme continu.

Le 4 décembre 1844 Mère McMullen, la supérieure générale qui lança la Communauté des Sœurs Grises dans la voie missionnaire, écrivait à la supérieure de Saint-Boniface: "Il se trouve assez de communautés pour figurer dans les grandes villes, mais peu pour se sacrifier pour les sauvages, les nègres, etc. Prions donc toutes ensemble le Dieu de toute miséricorde de nous envoyer au secours de ces pauvres infidèles et catholiques abandonnés, et demandons au Dieu tout bon qu'il concède à notre Oeuvre ces champs couverts de ronces et d'épines, qu'il donne à cette même Oeuvre les moyens de les défricher afin d'y faire germer le bon grain. Que je serais heureuse si je voyais de mes yeux une Noire ou une Peau Rouge habillée avec notre sainte livrée! Que je les baiserais avec une affection sincère, de tout mon cœur! Tout petit et misérable qu'il soit ce pauvre cœur est encore assez large pour contenir les Noires, les Jaunes, les Rouges, etc. Gloire à Dieu! toutes ces couleurs se changent à mes yeux en une seule et même couleur toute teinte du Précieux Sang de mon Sauveur et Sauveur de toutes les couleurs." Ce zèle ardent pour la gloire de Dieu, caractéristique des saints, qui ne voit en tout être humain qu'une âme à gagner à Dieu passa du cœur de la Mère générale dans celui de ses Filles, chacune d'elles aurait pu écrire ces lignes, mais elles se contentèrent de les réaliser. Ainsi cette mission d'Athabaska qui connut les pires misères eut la joie de donner à la Communauté les deux premières Sœurs vocales indiennes, deux pures Montagnaises nonobstant leur nom. Les Indiens ayant des noms qu'aucun Blanc ne saurait prononcer adoptent des noms français ou anglais suivant leurs



Une Montagnaise Sœur Cooper

Première Indienne
Sœur Grise vocale

goûts ou le métissage de quelques membres de leur famille. Les Montagnais du Fond-du-Lac sont de même souche et de même dialecte que ceux de la Mission des Saints Anges mais d'un sang resté sans alliage. Le Lac Athabaska mesure de l'est à l'ouest 150 milles, et près de son embouchure à 130 milles de la Mission se trouve un endroit qu'on appelle "Le Fond-du-Lac" C'est là que sont nées nos deux Sœurs Mon-

tagnaises. Sœur Cooper et Sœur Madeleine Paquet. Nous ne parlerons que de cette dernière qui est décédée à la Maison-mère de Montréal le 18 janvier 1933. Dès l'age de huit ans, quoiqu'elle n'eût jamais vu de religieuses mais avait entendu parler de ces "maisons de la prière" que nous appelons un couvent, elle sollicita la permission de ses parents pour y aller demeurer. Sur ses demandes reitérées on se décida à la confier aux Sœurs du couvent des Saints-Anges. Dès les premiers temps on remarqua chez elle une piété peu ordinaire qui révéla bientôt une véritable vocation religieuse. Après les épreuves nécessaires en pareil cas, elle fut admise à la profession religieuse à l'âge de vingt ans. Le Conseil général désireux de lui faire connaitre le siège de l'Institut et la grande Communauté dont elle était devenue un membre chéri la fit venir à Montréal. Mais la constitution de ces enfants des bois ne peut s'adapter à l'air anémique de nos cités, la tuberculose eut tôt raison de cette transplantée. Peut-etre aussi la flamme mystique qui consumait son ame pure n'opposa-t-elle aucun obstacle aux ravages de la maladie. Monseigneur Breynat qui la connaissait intimement disait à la Mère Générale "Vous avez là un ange, ma Mère. De toute ma vie sacerdotale, je n'ai pas rencontré chez une enfant si jeune, une telle intimité avec Dieu. Cette enfant ne perd pas la présence de Dieu." Sans doute était-elle mure pour le Ciel, et le berceau de cet Institut qui lui avait procuré le don de la Foi reçut ses restes mortels en récompense de ses sacrifices.

Sur les bords du Grand Lac des Esclaves, au Fort Résolution, s'élève le plus beau couvent des Sœurs Grises au Mackenzie. Par un de ces contretemps coutumiers du Nord, les Sœurs fondatrices ne trouvèrent à leur arrivée qu'un grenier de quatre pieds de hauteur pour résidence. C'était la remise pour les attelages des chiens, traineaux et instruments divers. Dans ce grenier où l'on n'entrait

qu'en marchant sur les genoux, les Sœurs passèrent tout le temps de la canicule du Nord laquelle est aussi intense que ses froids. Les bons Frères Oblats se mirent aussitot au travail et érigèrent une bâtisse de vingt par trente pieds qui suffit aux besoins durant six années. Ici comme ailleurs au MacKenzie il y eut des heures de disette, d'epidemie et de difficultés mais les hospitalisés ne manquèrent pas, si bien qu'on dut songer à agrandir la maison devenue insuffisante. Le couvent actuel qui date de novembre 1909, est aussi confortable que possible en cette région si éloignee des centres civilisés. A l'Hospice Saint-Joseph si la nourriture manqua moins souvent qu'ailleurs le "*jeune des lettres*" y fut tout aussi rigoureux. Il n'y eut pendant longtemps qu'un courrier par an pour tout le MacKenzie, très souvent le sauvage chargé de l'apporter accrochait le sac à une branche d'arbre à mi-chemin et s'en allait chasser. Il y eut des lettres qui prirent trois ans pour se rendre à destination. Ce courrier erratique creait mille complications et aggravait chez les missionnaires le sentiment de leur isolement. Si le courrier apportait la nouvelle d'une maladie grave d'un parent, à la peine naturelle venait s'ajouter l'angoisse torturante qui meurtrirait le cœur jusqu'à l'autre courrier annuel. Les joyeuses nouvelles memes arrivaient en quelque sorte délustrees. Cet isolement du cœur fut un des plus durs sacrifices que la vie de missionnaire imposa aux Sœurs, très peu d'entre elles s'y accoutumerent. Admettons qu'il faut une virilité hors ligne pour pouvoir surmonter à la fois et la Faim, et le Froid, et l'Isolement.

Monseigneur Breynat, dans ses courses solitaires à travers son immense Vicariat, connaissant les richesses minérales de la région, voyait dans sa pensée les chasseurs d'or ou de pétrole qui viendraient tôt ou tard peupler ces solitudes. Il repérait les centres probables de cette activité future et songeait déjà aux besoins spirituels de ces âmes.

Le Fort Smith lui parut un point stratégique à cause de sa situation au pied des premiers rapides infranchissables à la navigation vers l'Océan Glacial Arctique. Il décida donc d'y ériger un hôpital et une école dont les Sœurs Grises prirent charge en 1914 et 1915. Pour les mêmes raisons le Fort Simpson, situé au confluent de la rivière des Liards et du fleuve Mackenzie, chef-lieu de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour le district du Mackenzie, fut proposé aux Sœurs qui y installèrent un hôpital en 1916. C'est ici que reposent les restes mortels d'une Sœur Auxiliaire décédée le 15 juin 1934. C'était une Indienne de la tribu des Peaux-de-Lièvre qui fut baptisée à l'âge de deux ans par le célèbre Père Petitot, O.M.I., sous le nom de Marie. Sa mère étant morte, on l'amena aux Sœurs du Fort Providence qui l'élevèrent dans le catholicisme. Cette association constante avec les Sœurs, leur vie édifiante, secondèrent les appels de la grâce qui poussaient cette âme vers la vie religieuse. En 1896 Marie Kahppaxconne fut admise à la profession religieuse, comme Sœur Auxiliaire, sous le nom de Sœur Donatien. Durant quarante ans elle assista les Sœurs Vocales dans l'éducation des enfants sauvages dont elle connaissait si bien le tempérament. C'est à la mission du Fort Simpson que cette prémices des habitants des terres subarctiques est inhumée; son humble pierre tombale est un témoignage perpétuel à la gloire de la Religion. Dans les missions du MacKenzie les Sœurs n'ont pour visiteurs que les Sauvages et les Métis, mais à Simpson que l'on a surnommé la Babylone du Nord, les Sœurs ont l'occasion d'exercer leur apostolat auprès des nombreux Blancs qui y résident ou y viennent des Forts Norman et Good Hope. Ici les Sœurs doivent contrebalancer la vie scandaleuse des Blancs par leur vie exemplaire, leur dévouement intarissable, et seconder ainsi le travail des Pères évangélisateurs devenu d'autant plus difficile.



SOLEIL DE MINUIT

Photographie prise à Cameron Bay (Lac d'Ours), près du cercle polaire. Le soleil y est posé dix fois sur la même pellicule à intervalles de dix minutes, entre 11.10 hres p.m. et minuit, 40 minutes. Nos missionnaires de la région arctique jouissent ainsi de 24 heures de soleil par jour durant la très courte saison d'été. Par contre, elles subissent une nuit totale durant l'hiver où le soleil disparaît complètement pour six ou sept semaines.

D'étapes en étapes, pionnières toujours, les Sœurs Grises se sont rendues jusqu'aux confins de la civilisation, au cercle polaire, laissant le long de cette âpre route d'humbles croix funéraires pour marquer l'endroit où des sœurs d'armes ont succombé à la tâche. Quatorze Sœurs missionnaires consacrent par leurs ossements bénis cette terre désolée d'Athabaska MacKenzie.

Le majestueux fleuve MacKenzie se déverse dans l'Océan Glacial sur les bords duquel vivent les Esquimaux, cette race d'hommes très habiles et très intelligents, d'un naturel gai, mais voleurs, menteurs et adonnés à la sorcellerie. Leur fourberie a déjà procuré la gloire du martyre à deux Pères Oblats de Marie Immaculée, mais Monseigneur Breynat ne leur refusera pas pour autant la lumière de l'Evangile. Il assigna le poste d'Aklavik aux Sœurs, qui en prirent possession le 29 juillet 1925. Le couvent d'Aklavik repose littéralement sur un bloc de glace dans lequel on a enfoncé les pieux de fondations. Lorsque le thermomètre monte, la glace fond et la bâtisse s'affaisse d'autant. La Mère Générale en visite canonique, s'inquiétant du sort de ses Sœurs dit au Père missionnaire: "Mais un beau jour vous serez inondés"! — "Bah! les chaloupes sont là.....et puis il y aura toujours des blocs de glace plus loin." Voilà comment la confiance en la divine Providence débarrasse de tous soucis pourvu qu'on soit prêt à tous les sacrifices. Si la nourriture manque, on jeûnera, si le glacier s'écroule, on abordera plus loin, au prix de souffrances et de travaux, il est vrai, mais ne faut-il pas se sanctifier? Pour se sanctifier et évangéliser les Esquimaux les Sœurs se sont faites prisonnières des glaces et des ténèbres. Durant huit mois de l'année elles vivront dans la demi-obscurité qui précède les deux mois durant lesquels le soleil ne disparaît pas à l'horizon. C'est la grande lumière continuelle suivie de six ou sept semaines de nuit totale. Durant ces alternances dé-

primantes au possible, les Sœurs instruiront les enfants, soigneront les vingt-cinq malades que leur hôpital peut loger, et de leur âme fervente s'élèvera La Prière, comme un cierge allumé au milieu de ces ténèbres morales. Du creuset de leur abnégation jailliront des étincelles ardentes qui tôt ou tard enflammeront le cœur fermé des Esquimaux. Déjà quelques familles se sont converties, mais on estime qu'il y a environ dix à quinze mille Esquimaux.

L'an dernier la très Honorée Mère Gallant, supérieure générale actuelle de l'Institut, est allée visiter ses chères Sœurs Missionnaires du MacKenzie. Pour le faire elle a parcouru 10,647 milles dont 2,939 par avion, Son Excellence Monseigneur Breynat ayant mis à sa disposition le "Sancta Maria II", l'avion des missions arctiques. Durant cinq mois, missionnaire ambulante, elle constata que malgré les développements miniers et nonobstant l'avion, la vie des Sœurs a très peu changé parce que leur œuvre missionnaire est en dehors de ces progrès. L'Indien reste toujours l'Indien crasseux, pouilleux, inconstant, soupçonneux, la navigation des lacs et des rapides toujours aussi dangereuse; les vents aiguisés sur les banquises de l'Océan Glacial intensifient encore aujourd'hui le froid hivernal, et même si l'on peut s'y rendre en avion, ce qui n'est pas toujours possible, Aklavik restera toujours le pays des ombres et des glaces.

Lors de ce voyage la très Honorée Mère Générale autorisa deux nouvelles fondations: celle de Notre-Dame des Neiges, hôpital et école à Berens River et celle de l'Hôpital Saint-Gabriel, ouvert le 23 mai 1938, et ainsi nommé en l'honneur de Son Excellence Monseigneur Breynat, au Fort McMurray.

Devant l'œuvre missionnaire de ces compatriotes, ouvrières sans auréole, on ne peut se défendre d'un sentiment de fierté, d'admiration et d'émotion. Pour leur rendre

hommage, laissons la parole à une voix plus autorisée que la nôtre. Lors d'une visite à la Maison-mère, le très Révérend Père Labouré, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, inscrivit les lignes suivantes au livre d'or de la Communauté: "Que Notre-Seigneur continue de bénir cette sainte maison et en multiplie les membres au centuple. Les Oblats expriment leur reconnaissance pour le zèle et le dévouement des "Femmes Héroïques" qui ont rendu possible l'évangélisation du Nord'Ouest canadien.

Albertine FERLAND-ANGERS

Nihil obstat

ALBERTUS VALOIS, CANONICUS
censor "ad hoc"

Imprimatur

† EM. A. DESCHAMPS, V.G.
ev. de Thennesis
aux. de Montréal

Montréal
10 septembre 1938

